

UN ITZHAK RABIN PEUT EN CACHER UN AUTRE

par DOMINIQUE VIDAL *

Vingt-cinq ans après son assassinat, le portrait de Rabin varie du tout au tout selon les interlocuteurs : les uns vénèrent un guerrier inflexible, les autres un véritable homme de paix.

La scène se déroule au cœur de la Mouqata, le 4 novembre 1995. Yasser Arafat reçoit mon confrère René Backmann, alors au *Nouvel Observateur*. Soudain, un conseiller du président de l'Autorité palestinienne entre et chuchote à son oreille. Des larmes coulent sur les joues du *raïs*, qui bientôt lâche : « *It's over !* » (C'est fini). Il vient d'apprendre l'assassinat du Premier ministre Itzhak Rabin par un extrémiste religieux juif. Cet épisode en dit long sur le rôle décisif que jouait, aux yeux du numéro un palestinien, le numéro un israélien.

Et pourtant, vingt-cinq ans après, le portrait de Rabin varie du tout au tout selon les interlocuteurs : les uns vénèrent en lui un guerrier inflexible, les autres un véritable homme de paix. Sans doute le chef de gouvernement assassiné sur cette place centrale de Tel-Aviv qui portera son nom était-il en fait l'un et l'autre. Puis il devint le second parce qu'il avait été le premier.



Itzhak RABIN

Engagé à dix-huit ans, en 1940, dans la *Haganah*, l'armée clandestine juive, Rabin devient sept ans plus tard le plus jeune colonel du *Palmah*, l'avant-garde, et s'illustre au cours de la guerre qui commence : dans la bataille pour Jérusalem, puis dans l'expulsion des 70 000 Palestiniens rassemblés à Lydda et à Ramleh – presque un dixième de la *Nakba* en deux jours. ■■■

Suite en page 3

LA LONGUE ROUTE D'ALEXANDRA BRUSHTEIN

par BERNARD FREDERICK

C'est une trilogie que tous les enfants et adolescents d'Union soviétique ont dévorée et qui reste un succès dans la Russie d'aujourd'hui : *La Route va au loin...* (1956), *À l'aube* (1958) et *Printemps* (1961). L'écrivaine et dramaturge Alexandra Brushtein a commencé à écrire cette série à l'âge de 72 ans ; elle en avait 77 quand l'œuvre fut achevée. Elle était alors déjà sourde et presque aveugle. En URSS on s'interrogea sur ce « phénomène » : comment une trilogie qui raconte la vie d'une jeune fille juive dans la Vilna (Vilnius) d'avant la Révolution, pouvait-elle passionner à ce point des générations d'enfants, de jeunes gens et de jeunes filles ? ■■■ Suite en page 8



Alexandra Brushtein avec des artistes de théâtre

HOMMAGE

ROLAND WLOS NOUS A QUITTÉS. LE «14» EST EN DEUIL !

Chez les Wlos [1], on parlait yidich, on avait une culture ouvrière et on était communiste, donc internationaliste, de père en fils. On s'était battu contre Franco, on se batta dans la Résistance en France. Le père faisait partie de cette composante historique de l'UJRE, de ces militants communistes qui, comme Sophie Szwarc et tant d'autres, apportèrent en émigrant en France leur expérience de la lutte et de la clandestinité. Emprisonné en Pologne comme communiste, il avait émigré à Paris en 1931, bientôt rejoint par son épouse. Ils auront trois fils, tous trois communistes et résistants. Après la rafle du Vel' d'Hiv, Roland, qui n'a alors que 4 ans et demi, est caché avec ses frères à Nesle, dans la Somme, dans la famille Grain, et scolarisé sous le nom de Roland Grain. L'aîné, Jean, rejoindra les rangs de la Résistance en Dordogne où il se batta aux côtés de René Coustellier, alias Commandant Soleil.



Roland Wlos dans les années 80 © Maitron

En 1953, âgé de 16 ans, Roland adhère à l'*Union de la Jeunesse républicaine de France* devenue, en 1956, *Les Jeunesses communistes*. Armé d'un CAP d'électromécanique, il entre dans la vie active et travaille comme testeur en téléphonie puis moniteur au centre de formation CGT Suzanne Masson. En 1955, il adhère au Parti communiste. En 1960, avant de faire son service militaire, il épouse Josette, une collègue : ils auront trois enfants.

En 1961, appelé sous les drapeaux en pleine guerre d'Algérie, il participe à l'action clandestine des soldats du contingent contre l'OAS : dans les transmissions puis dans l'Algérois. De retour à la vie civile, il participera à la rédaction du journal *Soldat de France* [2] qui s'adresse aux appelés du contingent. ■■■ (Suite de l'Hommage en p.8)

Editorial

À LA SOURCE

par BERNARD FREDERICK

L'assassinat de Samuel Paty le 16 octobre par un Tchétchène de 18 ans – réfugié politique en France – suivi, le 29, de celui de deux femmes et un homme à la basilique Notre-Dame-de-l'Assomption à Nice a suscité une émotion et une condamnation que nous partageons ici. Et si, face à de tels odieux attentats, on peut comprendre qu'on en appelle à « l'unité nationale », on ne saurait tolérer que ce soit le prétexte à des discours – et à des actes – antimusulmans, à des amalgames aussi irresponsables qu'imbéciles.

On commémore ce début novembre le pogrom géant des hitlériens contre les juifs d'Allemagne et d'Autriche (cf. page 5), dont le prétexte fut l'exécution, par un jeune juif, d'un conseiller d'ambassade allemand à Paris. Il faut que la France soit bien sage pour ne pas succomber à l'hystérie et à la dénonciation scandaleuse d'un pseudo « islamo-gauchisme » qui ne nous rappelle que trop le « judéo-bolchevisme » de Goering et consorts, Pétain et Laval compris.

Si la main qui décapite et poignarde est bien celle de celui qui tue, il faut quand même s'interroger : quelle est la source de ce fanatisme qui prétend tenir de Dieu ? Et qu'on ne nous dise pas que c'est excuser des crimes que de chercher les causes lointaines et profondes de ce que l'on appelle « islamisme radical » et dans lequel il n'y a pas plus d'islam qu'il n'y a de socialisme dans le national-socialisme.

Il ne s'agit pas d'excuser, pas même de comprendre, il s'agit de voir, de regarder, de constater ce qui peut empoisonner la raison, intoxiquer des peuples, les humilier au point qu'une petite minorité parmi eux s'affranchisse de toute humanité.

Se souvient-on de Laurent Fabius rapportant que, en Syrie, « *Les combattants d'al-Nosra font du bon boulot* » ? *Al-Nosra* n'est rien moins qu'une succursale d'*al-Qaïda*. Protégée d'Ankara, elle contrôle la poche d'Idlib à la frontière syro-turque. Armée par les occidentaux, elle est financée comme d'autres groupes terroristes par l'Arabie Saoudite.

Laquelle finançait aussi les rebelles tchétchènes que la France a transformés en « réfugiés politiques », russophobie oblige.

Car c'est bien une stratégie réfléchie que d'armer le terrorisme dans le but de nuire à l'ennemi désigné,

la Russie ou la Chine, comme hier l'Égypte de Nasser ou l'Algérie ou tout autre pays refusant les fers du néocolonialisme.

À la question du *Nouvel Observateur*, en janvier 1998 : « *Vous ne regrettez pas non plus d'avoir favorisé l'intégrisme islamiste, d'avoir donné des armes, des conseils à de futurs terroristes ?* » Zbigniew Brzezinski, ancien conseiller à la sécurité du président Carter répondait : « *Qu'est-ce qui est le plus important au regard de l'histoire du monde ? Les talibans ou la chute de l'empire soviétique ? Quelques excités islamistes ou la libération de l'Europe centrale et la fin de la guerre froide ?* ».

Les États-Unis et leurs alliés ont, ces dernières années, bombardé la Palestine, le Liban, l'Afghanistan, le Pakistan, la Somalie, le Soudan, le Yémen, la Libye, la Syrie et le Mali, soit dix pays où vivent des musulmans. Et pourtant, sauf une infime minorité de ces croyants, l'ensemble de ces peuples semble partager cette réflexion du chef du *Hezbollah* Hassan Nasrallah : « *À travers leurs actes immondes, violents et inhumains, ces groupes extrémistes takfiristes font plus de tort au prophète que les caricatures occidentales et le tort qu'ils ont causé à l'islam est sans précédent dans l'histoire* ».

Les amalgames nauséabonds qui imprègnent en ces temps troublés les propos de personnages de l'État parmi les plus hauts placés font, eux, du tort à tous, du tort à la France, du tort à la Paix. ■ 31/10/2020

PS : La complexité de la situation évoquée ci-dessus et de son appréciation fournit sans doute matière à débat. Nous lui ouvrons nos colonnes dans le numéro de décembre. Écrire à lapnm@orange.fr (merci de ne pas faire trop long pour laisser de la place à toutes et tous).

CARNET

Alice Kleczewski-DEPREZ

Nous a quittés le 28 octobre, dans sa 91e année. Ses parents, Szajna Sawickz et Izak Kleczewski, originaires tous deux de Lodz, s'installèrent à Paris dans les années 20. Son père s'engagea dans le 22e régiment de marche des volontaires étrangers. Alice, membre de l'UJRE et abonnée depuis toujours à la PNM, la suivait avec beaucoup d'intérêt et de générosité. Impliquée dans la lutte

VIE DES ASSOCIATIONS
SAUVEGARDER LA LIBERTÉ D'EXPRESSION
APRÈS LE CRIME DE CONFLANS-STE-HONORINE

L'Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide (UJRE) a appris avec effroi et indignation l'attentat dont a été victime un professeur d'histoire-géographie d'un collège de Conflans-Sainte-Honorine. Elle exprime son soutien à sa famille, ses proches, ses collègues et élèves.

Samuel Paty a été décapité par un terroriste se réclamant de l'islam, pour avoir exercé son métier en dispensant un cours d'enseignement moral et civique destiné à éveiller l'esprit critique des élèves.

On apprend que l'auteur du crime était en France depuis l'âge de six ans, mais l'Éducation nationale, malgré ses qualités et celles de ses enseignants, ne peut combattre à elle seule l'influence de la société et celle de certaines familles.

Tout le soutien nécessaire doit être apporté aux personnels du service public d'éducation. Un trop grand nombre d'entre eux sont depuis longtemps victimes de menaces. Les abandonner à leur sort comme c'est trop souvent le

cas est une lâcheté. La mission de transmission du savoir par les enseignants doit être protégée.

C'est l'ensemble de la société française qui est endeuillé par cette atteinte à la liberté d'expression, de conscience, à la laïcité, atteinte qu'aucun service de l'État n'a su prévenir.

L'UJRE, attachée aux principes de liberté d'expression, de conscience, à la laïcité et à l'exercice du droit à la critique rationnelle de l'ensemble des religions, demande que l'État applique pleinement ces principes et lutte efficacement contre la diffusion de propos haineux sur les réseaux sociaux.

L'UJRE, consciente que l'islamisme* n'est pas l'islam, demande que soient prises des mesures concrètes combattant l'islamisme* ainsi que tous les fanatismes, religieux ou non. ■ 20/10/2020

* **Islamisme (selon Larousse) :** C'est un projet politique et non une religion, tendant à instaurer un État musulman régi par des religieux en vue d'instaurer la *charia* comme source unique du droit et du fonctionnement de la société.

Le saviez-vous ?

Pour réagir rapidement à l'actualité en utilisant un media couramment partagé, l'UJRE s'exprime désormais également sur Twitter. Outre sa *Presse Nouvelle Magazine*, ses communiqués et ses courriels., retrouvez-nous aussi sur www.twitter.com/ujre_fr ou [@ujre_fr](https://twitter.com/ujre_fr) !



LÉON SAPIR



Léon Sapir nous a quittés le 23 août 2020. Né à Strasbourg en 1932, il a été évacué avec sa famille en 1939. Durant la guerre, ils ont rejoint un groupe de Résistance dans le Tarn. Léon a toujours été fidèle à son idéal communiste et à l'UJRE. Les équipes de l'UJRE et de la PNM adressent à Irène son épouse, à sa famille et à ses proches leurs plus sincères condoléances. ■

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif fondé en 1934

Éditions :

1934-1993 : quotidienne en yidich, *Naïe Presse* (clandestine de 1940 à 1944)1965-1982 : hebdomadaire en français, **PNH** depuis 1982 : mensuelle en français, **PNM** éditées par l'U.J.R.E

N° de commission paritaire 062 4 G 89897

Directeur de la publication
Jacques LEWKOWICZRédacteur en chef
Bernard FrederickAdministration - Abonnements
Secrétaire de rédaction
Tauba AlmanRédaction - Administration
14, rue de Paradis
75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 16

Courriel : lapnm@orange.frSite : <http://ujre.monsite-orange.fr>
(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :
6 mois 30 euros
1 an 60 euros
Étranger (hors U.E.) 70 eurosIMPRIMERIE DE CHABROL
5 Rue Guy Môquet ARGENTEUIL

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal "pas comme les autres" magazine progressiste juif.
Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse postale, date de naissance, mèl et téléphone

PARRAINAGE
(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom

Adresse

Téléphone

Courriel

UN ITZHAK RABIN PEUT EN CACHER UN AUTRE

(Suite de la Une)

Dans un texte expurgé de ses Mémoires, révélé le 23 octobre 1979 par le *New York Times*, Rabin raconte : « Nous marchions dehors aux côtés de Ben Gourion ; Allon répéta la question : "Que devons-nous faire de la population ?" Ben Gourion agita la main en un geste qui signifiait : "Chassez-les !" Allon et moi avons tenu conseil. J'étais d'accord avec lui qu'il était essentiel de les chasser. Nous les mîmes à pied sur la route de Bet Horon [...]. La population de Lod ne partit pas volontairement. Il n'y avait pas d'autre moyen que d'utiliser la force et les tirs d'avertissement pour contraindre les habitants. »

Parvenu en 1964 au poste suprême de chef de l'état-major général, Rabin dirige ainsi, avec Moshe Dayan, alors ministre de la Défense, la guerre « préventive » de 1967. Malgré une défaillance qui lui sera longtemps reprochée, il tire de l'étourdissante victoire des Six-Jours une popularité qui lui servira de tremplin pour sa carrière politique. Après le désastre de la guerre d'octobre 1973, dans laquelle il ne porte aucune responsabilité, l'ambassadeur à Washington succède à Golda Meïr, démissionnaire, comme chef du gouvernement en juin 1974. Brève et amère expérience : trente mois plus tard, un scandale – sa femme, Leah, a conservé illégalement un compte en banque aux États-Unis – l'oblige à démissionner, et les travaillistes, pour la première fois, doivent céder le pouvoir à la droite conduite par Menahem Begin.

« Cassez-leur les os ! » : cette formule marque son retour aux affaires. Nommé fin 1987 par Itzhak Shamir ministre de la Défense, il se charge de réprimer la première Intifada. Sans scrupule. Présentée par ses amis comme un pis-aller destiné à éviter les morts par balles, cette méthode s'y est en fait ajoutée : un an après le début du soulèvement, les Palestiniens insurgés comptent 400 morts et 25 000 blessés ; plus Khalil Al-Wazir, dit Abou Jihad, le bras droit d'Arafat, en charge de l'Intifada, que Rabin fait assassiner à Tunis le 14 avril 1988... Mais cette brutale confrontation avec



Tel-Aviv, 04-11-1995. Vibrant discours pour la paix de Yitzhak Rabin sur la place des Rois d'Israël. Avec l'assistance, il vient de chanter l'hymne du mouvement pour la paix israélien Shir LaShalom

le nationalisme palestinien aura en tout cas convaincu le général, chassé du gouvernement en juin 1990, que « la question n'a pas de solution militaire ». Il verra dans la guerre du Golfe « une formidable occasion » de régler le conflit israélo-arabe – l'effondrement de l'URSS, la réaffirmation du leadership américain et l'affaiblissement de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) ont créé des rapports de force plus favorables que jamais.

Ne l'oublions pas : l'évolution d'Itzhak Rabin tient aussi à l'influence de sa femme Leah, à ses côtés depuis 1940. Progressivement, celle qu'on surnommait la « lionne d'Israël » prendra de l'avance sur lui, s'engageant pour une paix juste. Veuve, elle poursuivra ce combat, parcourant inlassablement le monde au nom de son association, vouée à la mémoire de son mari et à la promotion de la coexistence entre Israéliens et Palestiniens. La dent dure, elle accusait ouvertement Netanyahu – qu'elle qualifiait prémonitoirement d'« individu corrompu et (de) menteur belliqueux qui ruine tout ce qu'il y a de bien dans notre société » – d'être responsable de l'assassinat de Rabin. Elle reprochait aussi à Shimon Peres de l'avoir trahi après sa mort. Leah n'a survécu à Itzhak que cinq ans, presque jour pour jour, terrassée à 72 ans par le cancer. Ce n'est pas un détail : Yasser Arafat voulut assister à ses obsèques alors même que commençait la Seconde Intifada. En vain : Ehoud Barak refusa...

Sorti vainqueur des élections de 1992, Itzhak Rabin redevient Premier ministre à soixante-dix ans. Durant une année, il tente encore, vainement, de contourner l'OLP en laissant les négociations commencées à Madrid s'enliser à Washington. Pis : en décembre 1992, il expulse 450 mili-

tants du Hamas vers le Liban. Mais il donne son feu vert à une négociation secrète avec les Palestiniens à Oslo. À la surprise générale, y compris la sienne, les deux délégations se mettent d'accord sur une formule d'autonomie... Le 13 septembre 1993, c'est le « tournant » : après avoir procédé par un

échange de lettres à la reconnaissance mutuelle d'Israël et de l'OLP, Rabin et Arafat signent les accords d'Oslo, en présence de Bill Clinton, sur la pelouse de la Maison Blanche. Durant les deux années qui suivent, le Premier ministre mènera la vie dure à son partenaire palestinien, retardant les échéances convenues et remettant en cause nombre d'engagements israéliens. Après le massacre de 29 Palestiniens dans la mosquée de Hébron début 1994, Rabin se refuse même, contre l'avis de la majorité de ses ministres, à évacuer les colons de la ville et des environs.

Et pourtant, après les accords d'Oslo I en mai 1994, le Premier ministre signe ceux d'Oslo II, en septembre 1995. Si cette double signature ne met pas fin à la colonisation de la Cisjordanie et de Jérusalem-Est, elle consacre la mise en place de l'Autorité palestinienne, dont Yasser Arafat sera démocratiquement élu président en 1996. Ce gouvernement de fait n'est cependant

par **DOMINIQUE VIDAL ***

(théoriquement) en charge que de la zone A, partagée avec Israël la responsabilité de la zone B, qui représentent 40% de la Cisjordanie, mais est exclue de la zone C. [1]

C'en est pourtant trop pour la droite et l'extrême droite qui, avec les partis religieux et les colons, mènent contre Rabin une campagne hystérique, allant jusqu'à le représenter en uniforme SS ou la tête couverte d'un keffiyeh. Ces forces, Netanyahu en tête, ont armé idéologiquement la main de l'assassin.

Avant d'être abattu, il déclarait à la foule rassemblée à Tel-Aviv pour le soutenir : « J'ai combattu aussi longtemps qu'il n'y avait pas de chance de paix. » Il restera cependant l'homme de la paix avec Yasser Arafat. Et son enterrement marquera aussi celui des accords d'Oslo, l'élection de Benyamin Netanyahu en 1996 constituant le dernier clou planté dans ces deux cercueils. Le « processus de paix » ne sera plus, après, qu'une illusion. ■ 23/10/2020

* Co-directeur avec Bertrand Badie de *L'État du monde 2021. Le Moyen-Orient et le monde*, éd. La Découverte, 2020.

[1] Ndlr La Cisjordanie a été répartie en 3 zones par l'accord d'Oslo II de 1995. Conçu pour une période transitoire de 5 ans, la zone C devait à l'origine être progressivement convertie en zones A et B.

Le saviez-vous ?

• **29 novembre** : la Journée internationale de solidarité avec le peuple palestinien, qui marque l'anniversaire du plan de partage de la Palestine (résolution 181 du 29/11/1947) a été établie en 1977 par l'Organisation des Nations unies. ■



La PNM signale

• **Pas en mon nom**, documentaire de Daniel Kupferstein, révèle « la voix des personnes d'origine juive contre la politique d'Israël ». L'UJRE qui soutient ce film devait animer début novembre l'une des projections-débat au cinéma St André des Arts, mais reconfinement oblige, ce programme est interrompu. En attendant sa reprise, diffusons sa bande annonce (<https://vimeo.com/317131657>) !



• **Israël, le voyage interdit**, ce documentaire de Jean-Pierre Lledo retrace en quatre épisodes et une douzaine d'heures l'itinéraire personnel du réalisateur, juif, communiste, algérien, qui séparé de sa famille partie en Israël en 1961, finit par quitter son pays peuplé d'arabes, de juifs, d'oliviers et d'orangeurs, l'Algérie, pour s'installer en Israël, pays peuplé de juifs, d'arabes, d'oliviers et d'orangeurs...



LE PROJET DE LOI DE FINANCES POUR 2021

UN PLAN DE RELANCE DE 100 MILLIARDS POUR LE PROFIT

par **TIBOR SARCEY**

Alors que la période actuelle, qui nous offre une démonstration grandeur nature de l'inefficacité du capitalisme à réguler l'économie, aurait pu être efficacement utilisée pour entreprendre des transformations de fond dans l'organisation de la production, le gouvernement fait le choix irresponsable de maintenir coûte que coûte le statu quo.

Le plan de relance profitera très majoritairement aux entreprises

Le gouvernement a dévoilé le 28 septembre 2020 son projet de loi de finances pour 2021. Ce dernier intègre un plan de relance d'un montant de 100 Mds € sur deux ans (période 2021-2022) – qui vient principalement soutenir le profit des entreprises via des baisses d'impôts –, des « socialisations » d'une partie de leurs coûts – c'est-à-dire leur transfert au contribuable –, et un soutien à leurs investissements.

En effet, un premier tiers de ce plan (34 Mds €) passera directement dans leurs poches sous forme de soutien aux profits, dont 20 milliards de baisse des impôts sur la production. Ces derniers ne doivent pas être confondus avec les impôts sur les bénéfices, dont le gouvernement maintient par ailleurs la baisse prévue à 25% en 2022 (contre 33% depuis 1993).

Un autre tiers, présenté comme un moyen de financer la « cohésion » (sic), consiste en réalité à subventionner avec de l'argent public des mesures salariales régressives (chômage partiel longue durée, embauche de jeunes en alternance et en stage, etc.).

Enfin, le dernier tiers est consacré en grande partie au financement d'un « capitalisme vert » (bel oxymore) : des milliards d'argent public sont consacrés aux investissements dans les technologies vertes, la décarbonation de l'industrie, les secteurs aéronautique et automobile avec en ligne de mire la volonté de favoriser leur transition écologique. Ne cherchez pas de mesures en faveur de l'emploi stable, il n'y en a pas, alors même qu'elles constitueraient le levier central pour une sortie de crise.



Paris, le 9/07/2020. Jean Castex et Geoffroy Roux de Bézieux, président du MEDEF.

« Pile je gagne, face tu perds »

Notons pour commencer que ce plan est dérisoire au regard des enjeux économiques réels du moment : les prévisions les moins alarmistes tablent sur un recul du PIB de plus de 200 milliards d'euros sur la seule année 2020. Dérisoire, ce plan l'est également au regard des enjeux sanitaires : le montant consacré au Ségur de la santé (6 milliards d'euros) ne représente que 6% de ce plan de « relance ». Mais surtout, ce plan vise à « socialiser » une partie des dépenses des entreprises. La pilule est d'autant plus difficile à faire avaler qu'en parallèle, les gains des entreprises (les profits) sont privatisés, c'est-à-dire accaparés par des acteurs privés. Que la collectivité paie pour financer le chômage partiel de Sanofi, les baisses d'impôts de Carrefour ou encore la transition écologique de Total, voilà une sérieuse aberration.

Faut-il rappeler qu'en 2019 les entreprises non financières françaises ont versé 201 milliards d'euros de dividendes à leurs actionnaires et 63 milliards d'euros d'intérêts financiers aux banques (soit l'équivalent de cinq fois ce qui est prévu par ce plan de relance pour la seule année 2021) ?

Cette aberration est d'autant plus grande que ces aides publiques ne sont accompagnées d'aucune contrepartie, notamment en matière d'emploi.

Un chèque en blanc pour les entreprises

L'absence de conditionnalité des aides publiques est le problème de fond de ce plan de relance. Ces aides ne sont accompagnées d'aucune contrepartie, ni en matière d'emploi, ni d'une manière plus générale en matière de gouvernance et de gestion des entreprises. Ainsi, à l'image de ce qui se passe en ce moment même dans un grand nombre de groupes (à ce jour, la DARESS dénombre 528 procédures de licenciement collectif validées par l'administration depuis début mars en France), les mêmes entreprises qui profiteront de ces aides seront libres de supprimer autant d'emplois, autant de sites de production et de délocaliser autant d'activités qu'elles le souhaitent. Et elles ne s'en priveront pas, même avec des aides publiques massives. C'est d'ailleurs ce que nous enseigne le retour d'expérience que nous avons du crédit d'impôt pour la compétitivité et l'emploi (20 milliards d'euros d'aides publiques aux entreprises par an depuis 2013), dont aucune étude ne parvient à démontrer d'impact significatif sur l'emploi. ■ 22/10/2020



Fondée au lendemain de la guerre avec pour objectif de « maintenir la paix et la sécurité internationale », l'Onu a 75 ans. Un anniversaire qui passe pratiquement inaperçu. Il est de bon ton de critiquer l'Onu. Au motif, entre autres, qu'il y a toujours des guerres.

Suivant cette logique, autant rejeter le code pénal puisqu'il se commet toujours des crimes alors que le code les interdit formellement. La Charte des Nations Unies est d'abord un instrument normatif. Elle dit le droit. C'est fondamental. Quant à l'application du droit, c'est notre affaire à tous. L'Organisation des Nations Unies n'est que la résultante de la volonté de l'ensemble de ses États membres. Il appartient aux peuples du monde de faire en sorte que ses objectifs soient atteints. C'est-à-dire à chacun d'entre nous dans le cadre de nos législations nationales.

Ainsi nous appartient-il, par exemple, d'agir pour que le *Traité d'interdic-*

L'ONU, À QUOI ÇA SERT ?

tion des armes nucléaires (TIAN), voté par 122 États membres de l'Onu, soit ratifié par lesdits États. La France ne l'a pas encore ratifié. Elle l'a pourtant voté, 68% des Français y sont favorables et 76% d'entre nous souhaitons que notre pays s'engage dans la voie du désarmement. Vœux pieux si nous n'agissons pas. Agir, au niveau législatif, par exemple, mais pour user intelligemment du droit de vote, il faudrait que les électeurs soient correctement informés, notamment par une presse éclairée.

Objectif irréaliste ? Partons battus et nous sommes certains d'être battus. Battons-nous plutôt et soyons résolument pacifistes. Ne serait-ce que pour ne pas faire de peine à Prévert lequel écrivait bien avant la guerre : « *Quelle connerie, la guerre !* » L'Onu, ça peut servir à ça, à éviter cette connerie, si nous le voulons, nous, « *peuples du monde* ». Défendre la cause de la paix, c'est aussi une affaire de civisme. ■ NM

ODIEUX SACCAGE ANTISÉMITE

Vendredi 2 octobre à Paris, des individus ont saccagé un restaurant casher, le couvrant de sigles nazis, volant 50€ et mêlant à leurs insultes antisémites un slogan pro-palestinien.

Cet amalgame entre l'idéologie nazie et la pseudo-défense des droits des Palestiniens ne sert ni les droits de ceux-ci, ni la lutte des juifs qui s'opposent à la politique israélienne de colonisation, et dont nous sommes.

L'Union des Juifs pour la Résistance

et l'Entraide (UJRE) demeure déterminée à lutter contre l'antisémitisme.

L'UJRE milite pour que soient créées les conditions politiques permettant à Israël et à la Palestine de vivre dans des frontières sûres et reconnues.

L'UJRE exige qu'une enquête rigoureuse permette l'identification rapide et la condamnation judiciaire des coupables de cet acte antisémite et de vandalisme. ■ 04/10/2020



Aux lecteurs de la PNM : Nous avons besoin, pour compléter l'iconographie de notre musée virtuel, dédié à la mémoire des résistants juifs de la M.O.I, de documents illustrant la vie quotidienne des juifs immigrés de 1938 à 1945 : actions de résistants, faux papiers, tracts, photos d'enfants cachés... Si vous en disposez, vous serait-il possible de nous adresser ces documents numérisés et légendés, ou de nous informer de ceux que vous possédez et nous vous contacterons dès que la situation le permettra. Un grand merci à vous. ■

Claudie Bassi-Lederman,
présidente de Mémoire des Résistants Juifs de la M.O.I
Contact : mrjmoi@mrj-moi.com

L'explosion de la rue Geoffroy Saint-Hilaire 25 avril 1942

par Louis Poulhès

Un livre unique, celui de **Raya Kagan**, *Des femmes dans le bureau de l'enfer*, publié en hébreu en 1947 en Palestine où elle avait émigré, vient d'être récemment traduit en français. Édité et présenté par Serge Klarsfeld*, c'est un témoignage stupéfiant sur la bureaucratie d'Auschwitz, dans laquelle elle a survécu durant trente-et-un mois, et l'occasion de rappeler les suites de son arrestation à Paris en avril 1942.

[*] Ndlr : Commande courrier à **FFDJF**, 32 rue La Boétie 75008 Paris, 404 p., 30 €, franco de port.

Le 25 avril 1942, une explosion très violente se produit au septième étage d'un immeuble de la rue Geoffroy-Saint-Hilaire à Paris, en face du Jardin des Plantes. Deux corps déchiquetés sont retirés des décombres :

• **Hersch Zimmerman** est né en 1910 à Stryï en Galicie alors polonaise. Il quitte la Pologne en 1932 pour la Belgique, où il suit des études de chimie et milite dans les milieux étudiants. Expulsé après six mois de prison, il rejoint Paris. En 1936, il s'engage dans les Brigades internationales et y est blessé ; interné dans les camps de Saint-Cyprien, d'Argelès et de Gurs d'où il s'évade.

• **Saul (Salek) Bot***, est né à Lublin (Pologne) en avril 1919. Il y milite dès l'âge de 17 ans dans une organisation de jeunes antifascistes puis gagne la France en 1937 pour poursuivre ses études musicales. Son frère aîné s'engage dans les Brigades internationales et y trouve la mort en 1938. Dans Paris occupé, le jeune violoniste, membre des Jeunesses communistes juives, est recruté en novembre 1941 par Chana Kowalska Winogura, artiste peintre et rédactrice de la *Naïe Presse* dans les années 1930, pour participer à la résistance armée. Dans cette optique, il suit des cours de chimie au Conservatoire national des arts et métiers.

Hersch Zimmerman et Salek Bot sont tous deux chargés de confectionner des explosifs pour des actions à

mener lors du 1er mai.

Après une rapide enquête de voisinage, les policiers de la Brigade Spéciale 2 arrêtent **Masza Lew** (25 ans), l'amie de Salek Bot. À son domicile, ils trouvent des documents qui fournissent les preuves de sa participation à la lutte antinazie. La souricière tendue par les policiers permet d'arrêter neuf autres personnes, deux femmes et sept hommes.

Les conséquences de l'affaire sont catastrophiques pour la Résistance communiste juive, car c'est la toute première organisation juive des FTP-MOI, en voie de formation, qui est démantelée.



Raya Kagan arrêtée

Parmi les personnes arrêtées, **Raïssa Rapoport Kagan**. Née à Kharkov en 1910, elle s'installe à Vilnius avec sa famille en 1917. En 1938, divorcée de Yakov Kagan, dont elle gardera le nom, elle arrive à Paris pour préparer un doctorat d'histoire. Si dans son livre elle se dit peu impliquée dans l'action clandestine, il n'en va pas de même de Masza Lew ni de

Stanislas Toporowski (Stakh) le plus âgé (39 ans), ni de ces deux importants responsables de la section juive de la MOI : **Joseph Bursztin** (Juzek) jeune médecin de 29 ans et **Mounié Nadler**, 36 ans, rédacteur en chef de la *Naïe Presse* à la fin des années 1930 et responsable des publications clandestines en yidich (que Raya connaît sous le pseudonyme de *Paul*).



Raya Kagan témoigne au procès d'Eichmann en 1961**

Les autres détenus sont moins proches d'elle, comme Sonia Gutmann (29 ans), Zygmunt Brajlowski (20 ans), Bronislaw Lecki (nom d'emprunt de Salomon Warszawski, 32 ans, ancien des brigades internationales), Natan Dyskin (chimiste de 30 ans) et Tibor Kallai (30 ans). L'affaire trouve un pro-

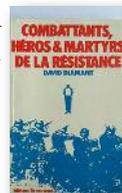
longement avec la chute de la section yougoslave de la MOI, par l'arrestation de son responsable Rudi Supek, compagnon de Sonia Gutmann, et de six autres de leurs camarades (dont une femme), tous internés aux Tourelles le 3 mai 1942.

Sonia Gutmann et Raya Kagan, contre qui aucune charge n'a pu être relevée, sont internées aux Tourelles le 10 juin 1942. Elles sont directement transférées à la gare du Bourget le 22 juin 1942, d'où elles partent, avec le groupe des soixante-six femmes juives du convoi n° 3 pour Auschwitz : les toutes premières femmes de France déportées.

Masza Lew, interrogée plus longtemps par la police, est déportée à Auschwitz par le convoi n° 33 du 16 septembre 1942. Les sept hommes sont tous fusillés au matin du 11 août 1942 au Mont-Valérien, parmi quatre-vingt-huit otages. Sonia Gutmann et Masza Lew ne reviennent pas de déportation ; Raya Kagan, rescapée avec quatre autres femmes de son convoi, témoigne au procès d'Eichmann en 1961** et à celui de Francfort en 1964 ; elle décède en Israël en 1997. ■

* cf. David Diamant, *Combattants, héros et martyrs de la Résistance*, p. 45.

** www.youtube.com/watch?v=TtXJNcWT1cE



9 ET 10 NOVEMBRE 1938 : UN POGROM BIEN « UTILE »

Dans la nuit du 9 au 10 novembre 1938, sur tout le territoire du Reich, les escadrons de la SA et les formations de la SS, les Jeunesses hitlériennes qui sont désormais en plein développement sous les ordres de Himmler, déclenchent un gigantesque pogrom. Les boutiques appartenant à des juifs, les synagogues, sont incendiées et pillées. Les orphelinats, les maisons de retraite, sont saccagés. Des milliers de personnes, hommes ou femmes, sont matraquées, voire assassinées, injuriées, couvertes d'immondices. Vingt mille citoyens de tous âges sont arrêtés et internés dans les camps de concentration. La communauté juive est condamnée à payer collectivement une « amende » de plus de un milliard de marks.

Les nazis avaient pris prétexte de l'attentat dirigé début novembre contre le conseiller d'ambassade nazi Ernst vom Rath, à Paris, par le jeune juif Herschel Grynszpan dont les parents avaient déjà été victimes des mesures antisémites qui s'amplifiaient depuis

1937. En fait, le pogrom avait été programmé bien avant. Sa date coïncidait avec le quinzième anniversaire de l'échec du putsch organisé par Hitler, le 9 novembre 1923 à Munich. Il n'avait rien de spontané comme en témoigne un rapport d'une brigade S.A. de Darmstadt : « *Le 10.11.1938, à 3 heures, je reçus l'ordre suivant : " Sur ordre du chef de groupe, il faut faire sauter ou incendier immédiatement dans la brigade 50 l'ensemble des synagogues juives. Les maisons voisines qui sont habitées par une population aryenne ne doivent pas être endommagées. L'action doit être menée en civil. Les mutineries et les pillages sont proscrits. La notification d'exécution doit parvenir pour 8 heures 30 au chef de brigade ou à ses services" »* Il faut se rappeler que les Accords de



Berlin

Munich datent du 30 septembre 1938. Hitler a remporté un succès considérable dans le domaine de la politique extérieure. Il se sent désormais les mains presque libres pour atteindre les buts du « *Drang nach Osten* » (la poussée vers l'Est), objectif fondamental de l'im-

périalisme allemand. Encore faut-il que les dernières résistances du peuple allemand soient brisées. À la veille de Munich, la crainte de la guerre a provoqué en Allemagne une vive inquiétude. Il y a eu des grèves à Hambourg et dans la Ruhr. Malgré la répression féroce qui a frappé la classe ouvrière depuis 1933 la partie n'est pas encore entièrement gagnée par Hitler sur le plan intérieur. La propagande nationaliste doit corriger ça. L'antisémitisme n'est plus seulement pour les nazis une arme de diversion sur le plan économique.

Les juifs, jusque-là boucs émissaires lorsque régnait le chômage, deviennent des ennemis « extérieurs » qu'il faut pousser dehors. Goebbels, le ministre de la propagande, invente à cette époque le terme de « judéo-bolchevisme ». Comme l'écrit l'historien Gilbert Badia* : « *Les nazis avaient depuis longtemps éprouvé l'efficacité du procédé consistant à polariser sur un ennemi supposé toute l'hostilité de la population* ».

Baptisé cyniquement par les nazis « Nuit de cristal », le pogrom de novembre 1938 anticipe sur le génocide de millions d'êtres humains. Son but immédiat est de gagner l'opinion publique sur la base des plus bas instincts, et de la terroriser par le déchaînement des actes les plus brutaux. C'était il y a 82 ans, autant dire : hier. ■ BF

* Gilbert Badia (sous la direction de), *Histoire de l'Allemagne contemporaine*, Messidor Les éditions sociales, 1987

Ndlr La *PNM* signale la parution du dernier livre d'**Hélène Cixous**, *Ruines bien rangées*, Gallimard, 2020, 160 p., 15 €

MARCEL PROUST AVANT LA RECHERCHE...

Des années avant d'entreprendre l'œuvre monumentale qu'est *À la recherche du temps perdu*, Marcel Proust s'est essayé au journalisme culturel ; il a rédigé *Les Plaisirs et les jours*, publié en 1896 avec une préface d'Anatole France, traduit et préfacé *La Bible d'Amiens* et *Sésame et les lys* du grand historien et critique d'art anglais John Ruskin puis a écrit des fragments de nouvelles. La seule œuvre de fiction qu'il ait écrite pendant cette phase d'apprentissage est *L'Indifférent* commencé en 1893 et publié en 1896, perdu puis retrouvé en 1978. Le seul ouvrage d'importance

est *Jean Santeuil*, prolégomène à *La Recherche*, sur lequel il a travaillé de 1895 à 1900 et qui est demeuré inédit de son vivant. Il ne s'est lancé dans sa grande aventure littéraire qu'en 1908.

Ce recueil, intitulé *Le Mystérieux correspondant* (c'est le titre du premier texte y figurant, le plus développé et le mieux élaboré de tous malgré ses lacunes), rassemble tous les écrits en prose que le jeune auteur a pu écrire à ses débuts. Presque aucun d'entre eux n'est achevé et, le plus souvent, il ne s'agit que d'ébauches demeurées sans suite. Mais outre leur intérêt documentaire pour les historiens et les biographes de Proust, ils permettent de comprendre de quelle façon se sont développés le style et surtout l'esprit de son écriture. On n'a aucun mal à comprendre que Proust fait ses gammes et s'efforce alors de concentrer sa pensée sur un sujet, personnage ou relation. Il se cherche une identité littéraire.

L'artisan de cette compilation, Luc Fraisse, qui au fond reprend le travail effectué pendant les années cinquante par Bernard de Fallois, accumule les commentaires sur ces pages et insiste beaucoup (beaucoup trop



Proust vu par David Levine.

à mon sens) sur l'homosexualité latente ou déclarée de ces ébauches d'histoire. Il est vrai que, dans un certain nombre d'entre elles, Proust aborde ce thème sans détours ou alors en dissimulant assez peu son inclination. Il va résoudre le problème dès qu'il songera vraiment à publier, comme c'est le cas avec *La Recherche* : ses héros se changent la plupart du temps en de belles et jeunes héroïnes, ses jeunes hommes en fleurs se dis-

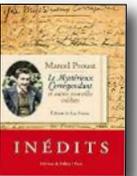
simuleront derrière le masque des jeunes filles en fleurs grâce auxquelles son grand livre a beaucoup plu au public féminin et continue à le faire – grâce à cette ambiguïté fondamentale ! Quoi qu'il en soit, la maladie et la mort – et par conséquent la figure austère et quasiment religieuse du médecin – (souvenons-nous que le père de Proust était un médecin réputé dans la meilleure société, tout comme son frère) y ont une place conséquente. Bien sûr, on y trouve des figures de militaires (dans cette nouvelle, mais aussi dans « *Souvenir d'un capitaine* ») : il y a là un aveu, qui ne va pas sans une certaine ironie sur son propre compte et aussi le sens d'un fruit interdit auquel il ne parvient pas à résister.

Marcel Proust fait des efforts notables pour parvenir à cerner la nature des sentiments que ses diverses créatures d'invention éprouvent. On sent à quel point il se concentre pour poser l'adjectif juste et surtout la série de qualificatifs qui rendent sa pensée avec la plus grande exactitude. À mon sens, c'est là l'enseignement que l'on peut tirer de ces tentatives et, souvent, il s'arrête dès qu'il est parvenu à cette fin : poursuivre

l'histoire proprement dite ne l'intéresse pas particulièrement.

Le seul regret que l'on a avec cette édition, c'est que Luc Fraisse se révèle trop bavard et, par-dessus tout, qu'il porte trop de jugements. Une longue préface, une longue postface, des présentations un peu trop disertes – qui ne sont pas entièrement inintéressantes d'ailleurs – mais on le lit plus qu'on ne lit Proust. On comprend bien qu'il a voulu mettre un point final à l'édition, cette série de fragments, et lui donner une dimension universitaire qui fait un peu sourire. Mais le lecteur peut très facilement se faire une idée de ce qu'il découvre. D'autant qu'il ne s'agit pas à proprement parler d'œuvres de jeunesse, mais plutôt d'exercices auxquels Proust se livre pour parvenir à trouver un mode d'expression qui lui soit propre et qui l'éloigne du roman contemporain. L'histoire n'est pas tout et de loin, c'est même pour lui le support d'une autre façon de concevoir la littérature, qui, dans un premier temps, ne sera ni bien reçue, ni comprise à sa juste valeur. Avec le réalisme et le naturalisme, Proust a profité de la lame de fond du symbolisme (il n'hésite pas un instant à user de la féerie) pour imaginer un art romanesque qui n'existait pas encore. ■

Luc Fraisse, *Marcel Proust, Le Mystérieux correspondant et autres nouvelles inédites*, Éd. de Fallois, 176 p., 18,50 €.



À LIRE



• *Le silence des Matriochkas*, d'Anne Bassi (Éd. Bérangel, 32 p., 5,25 €) : Un joli petit roman, tiré de faits réels, une manière d'enquête généalogique sur trois femmes d'une même lignée. De 1885 à aujourd'hui, de Kiev à Paris en passant par Berlin, trois destins et un... secret.

דאָס ייִדיש ווינקל - Dos yidich vinkl

LE YIDICH ET LA SAGESSE

Akhelemer khokhem – אַ כעלעמער חכם – *un Sage de Chelm*, en yidich, une personne d'une bêtise proverbiale !

Et chacun de sourire déjà, savourant l'ironie basée sur l'antinomie, se souvenant des délicieuses historiettes qui nous ont accompagnés, contes, chansons, poèmes. Ces habitants de Chelm (כעלעם – **Khelm**), benêts ou intelligents, selon notre קוקווינקל, **kukvinkl**, notre point de vue.

Mais d'où vient donc cette expression, d'où provient ce trésor de notre folklore ? De Chelm, bien sûr, une ville de Pologne, près de Lublin. Mais encore ?

Il nous faut remonter plus haut, vers le lieu d'origine de notre yidich, la Rhénanie.

Au XVI^e siècle apparaît un petit livre, publié à Strasbourg, *le Lalebuch*, qui conte des histoires sur les habitants d'une bourgade imaginaire, **Laleburch**, (*lale* renvoie à un verbe grec qui signifie *parler, bavarder*), bourgade située dans l'empire Utopia. Les hommes, très sages, y étaient si appréciés des monarques qu'ils étaient réquisitionnés comme conseillers dans la capitale, avec de lourdes conséquences : femmes délaissées, cultures et bétail abandonnés. Ils décidèrent un beau jour de se faire passer pour idiots et de rester, paysans, chez eux. Les fables, à leur sujet, fleurirent.

Un peu plus tard, une autre ville imaginaire, pour les mêmes histoires : **Schilda**. Ce seront les récits des *Schildbürger* (habitants de *Schilda*)... La Schilda allemande et Chelm, la juive... des thèmes parfois si proches que la parenté semble évidente.

Mais Chelm représente quelque chose de plus profond, un humour d'autodérision, intrinsèque à notre *yidichkaït*. Au fond, Chelm, celle de notre folklore, est une ville sans rapport avec la réalité. Les non-juifs en sont absents, comme s'il avait existé quelque part dans le Yidichland une bourgade, avec une administra-

tion, un conseil, des habitants tous juifs, vivant selon les préceptes du judaïsme et ne parlant tous que le... yidich !

Les *Khèlèmer* ne sont pas des idiots, au contraire. Avides de savoir, ils mettent la sagesse, חכמה, *khokhme*, au-dessus de tout : la ville est dirigée par le Conseil des Sages. Pour tout problème on convoque l'assemblée, une אסיפה – *asifè* : tout y est pesé, réfléchi. Les habitants, comme ceux des autres villes, y étudient les textes sacrés, la Torah. Malgré toutes ces précautions qui devraient leur éviter des déboires, ils passent chaque fois à côté d'un élément essentiel, suivent une logique interne, étroite pour aboutir à un résultat erroné, grotesque. Convaincus, pourtant, d'être des Sages, des *khakhomim*.

Le *Khelemer khokhem*, notre Sage de Chelm, est entré dans notre littérature grâce à Aaron Zeitlin, Shlomo Simon, Yisroel Trunk, Mandelbaum, Myriam Ulinover, sans oublier notre prix Nobel de littérature, Isaac Bashevis Singer et d'autres encore... Que de trésors à revoir ou découvrir... Apprenez donc le yidich !

Nos chansons aussi, *tchiribim, tchiribom*...

*Me zogt az inem shtetl Khelem
Lebn nor naronimtsu
Oyb mir zaynen di klige
Hobn mir a sheynem ponimun
ikh her zey lakhn tog un nakht
lehakhes di gazlonim
zogt, ver zaynen di narishe
ver zaynen di khakhomim ?*

On dit qu'à Chelm
ne vivent que des simplets.
Mais si nous sommes les intelligents,
nous avons bonne figure !
On me dit qu'ils rient jour et nuit
pour braver les brigands,
dites-moi donc qui sont les benêts
et qui sont les Sages ?

Lomir zikh trefn in a khoydesh arum oyf undzer yidich vinkl.
Retrouvons-nous dans un mois dans notre coin du yidich ■

יִיִשׁ? יִיִדִישׁ!

Cinéma LA CHRONIQUE DE LAURA LAUFER

City hall, UN DOCUMENTAIRE DE FRED WISEMAN



Depuis 1969, Wiseman a filmé plusieurs services publics et autres institutions américaines, dessinant ainsi de grands portraits de l'Amérique. Dans *City hall*, il retourne à Boston où il avait déjà filmé le service de soins intensifs de l'hôpital Beth Israël dans *Near death* (1989).

Cette fois, il plonge sa caméra dans les services municipaux de la ville de Boston, sa ville natale. Il avait bien demandé à tourner dans cinq autres villes mais seule Boston lui a répondu, l'autorisant à filmer librement. Le résultat du tournage, commencé en 2018, tient, après un important travail de montage, en 4h30 passionnantes. Wiseman a expliqué ses motivations : « montrer en quoi un gouvernement est nécessaire à la réussite d'un mieux-vivre ensemble. City hall met en lumière une administration municipale offrant une grande variété de services importants et nécessaires dans une grande ville américaine, dont la population illustre l'histoire et la diversité de l'Amérique. Le gouvernement de la ville de Boston est le contraire des États-Unis que représente Trump. »

Marty Walsh, maire démocrate de Boston, né dans une famille ouvrière d'immigrés irlandais, a fait ses armes dans le syndicalisme ouvrier. Sa volonté politique pro-



Marty Walsh, maire de Boston, en soutien aux infirmières en grève

pose une antidote efficace au cauchemar trumpien de démolition des acquis démocratiques et d'encouragement du suprématisme blanc. « Je sais que Boston ne résoudra pas les problèmes des États-Unis. Mais il suffit d'une ville. »

La caméra de Wiseman suit des réunions municipales d'une riche diversité, les élus travaillant pour et de concert avec les administrés : lutte contre la pauvreté, prévention des catastrophes climatiques, soutien aux personnes âgées, contrôle des expulsions locatives, aide aux sans-abri, réinsertion des toxicomanes, aide à la contestation d'amendes... La lutte contre le racisme et le sexisme sont ici des points forts : aide aux femmes battues, reconnaissance des couples LGBT, commission sur les écarts salariaux hommes et femmes, blancs, noirs et latinos. Tout employeur désireux de venir à Boston se voit ainsi proposer une charte lui recommandant de respecter des quotas de discrimination positive pour l'embauche de personnes de couleur, de femmes, d'handicapés, etc. On voit aussi Marty Walsh soutenir les infirmières en grève. Elu depuis 1993, le résultat est là : recul du chômage et une ville classée parmi les meilleurs résultats de dynamisme économique au monde.

Wiseman rythme le film en montrant l'architecture de Boston, diverse par les âges et le style, autant de courts entractes venant après les débats. « Où finissent toutes nos discussions ? » demande une habitante d'un quartier défavorisé au cours d'une réunion de consultation citoyenne. Réponse : « Elles remontent au maire ». « Oui, mais, dit-elle, c'est à nous habitants de bouger pour que nos choix soient entendus ». Marty Walsh lui aussi affirme que la transformation sociale d'une ville n'est possible qu'en combattant l'inertie des habitants. On se prend à regretter un peu le point de vue unilatéral du film qui ne montre pas d'opposant ni d'habitant extérieur au cadre institutionnel. Wiseman n'a jamais aimé la rhétorique et sa vision est liée ici à son engagement démocrate. Nul doute que le film soit conçu pour peser dans la campagne électorale et, devant l'action de Marty Walsh, on se prend à rêver que son action de simple justice sociale soit un modèle qui conquière l'Amérique et au-delà.

Un film stimulant qui donne des raisons d'espérer qu'un autre monde est possible, si la volonté politique de le construire existe. ■

À VOIR

• **Les héritiers**, de Marie-Castille Mention-Schaar : Merci à France 2 d'avoir programmé, en hommage à Samuel Paty, cet admirable film disponible en VOD ! Motivée par un prof. d'histoire, une classe découvre le génocide des enfants juifs et gagne le concours national de la Résistance et de la Déportation. Et, oui, l'école peut donc vaincre la fatalité du déterminisme social

Théâtre

LE MÏME MARCEAU



Il y a eu de grands artistes de la scène française dont on ne parle pas, ou rarement. Parlons donc du plus grand mime de tous les temps, le mime Marceau, dont Cocteau disait : « Le personnage entre chez nous sur des pieds voleurs, avec le terrible sans-gêne du clair de lune ». Le mime Marceau est adoré en Chine où il fut reçu avec amour, comme dans tous les pays du globe. Les pantomimes de *Bip*, c'est l'homme confronté aux institutions, à la Justice, c'est le combat dans les ténèbres, c'est la lutte de Jacob avec l'ange. *Bip* est né le 22 mars 1947 au Théâtre de Poche Montparnasse, drôle de personnage, chapeau haut de forme surmonté d'une fleur écarlate, œil charbonneux, bouche déchirée d'un trait rouge. *Bip* se bat, vainqueur ou vaincu, traverse de multiples aventures et situations. Il refuse la violence, il se souvient du génocide, des Gavroches, de la guerre. « Entouré de personnages imaginaires qui ne sont ni pires ni meilleurs que lui, Bip est un héros poétique et burlesque de notre époque ». Voilà ce que j'écrivis à la création du personnage. Depuis, Bip a évolué mais sa profession de foi est restée ». « *Bip se souvient est destiné particulièrement aux jeunes qui n'ont pas connu l'époque de la Résistance. L'avènement du nazisme...* », déclare le mime Marceau.* Il attribue la sensibilité due à son judaïsme à la souffrance venue du passé qui l'a poussé à être « le mime Marceau », mais l'humanisme est pour lui la solution idéale qu'il défend à travers son art. « Il y a toutefois une souffrance juive particulière, on ne pourra jamais oublier le génocide et l'holocauste ».*

par KAROLINA WOLFZAHN

Son père, Charles Mangel, juif polonais, n'est pas revenu de déportation, son frère Alain Mangel, l'accompagnera dans ses voyages, administrant « Les films Bip ». Marcel, fidèle élève d'Etienne Decroux, crée son style avec la *Compagnie Marcel Marceau* et, le 15 novembre 1978, s'ouvre l'École Internationale de Mimodrame de Paris Marcel Marceau sous l'égide de la Ville de Paris.

Des films lui sont consacrés, des théâtres l'ont accueilli, il a rencontré des artistes de toutes disciplines, il a souvent été honoré.

Voir le mime Marceau sur scène est un voyage enchanteur où règnent la grâce, la perfection et la poésie du geste, la puissance d'un art qui a valu une reconnaissance planétaire à *Bip*, don Quichotte au visage enfariné. À l'instar des paroles de Saint-Exupéry « l'essentiel est invisible pour les yeux, on ne voit bien qu'avec le cœur », le mime Marceau déclare « je vous salue la main sur mon cœur et de mon doigt silencieux je salue Paris à travers son histoire ». ■

* Nda Interview qu'il m'avait accordée en 1982.

VÉRA KORÈNE

Véra Korène naît Rebecca Wiera Koretzki en juillet 1901 dans l'empire russe, à Bakhmut situé dans la future Ukraine, au sein d'une famille juive aisée – le père était tailleur – qui émigre à Paris après la révolution de 1917. Ses parents s'opposent à son entrée au conservatoire. Elle travaille chez un antiquaire et paye ainsi ses trois années d'étude couronnées par les prix de tragédie et de comédie. Gémier l'engage à l'Odéon



et lui fait jouer les classiques (Shakespeare, Molière, etc.) ainsi que les modernes, exercice difficile pour une jeune comédienne débutante.

Véra entre à la Comédie-Française en 1931 et devient sociétaire en 1936. La talentueuse actrice, belle, élégante, exprime toutes ses facettes en incarnant les héroïnes tragiques, Roxane, Athalie... mais aussi les femmes piquantes et charmeuses telles Clotilde de *La Parisienne* de Henry Becque, elle joue aussi Musset, Marivaux et d'autres. Parallèlement, Véra Korène poursuit une carrière au cinéma en tournant dans une douzaine de films à succès où elle joue les espionnes, les vamps, des femmes mystérieuses, parfois redoutables. Elle y croise notamment Jean Servais, Aimé Clarion, Jules Berry, Victor Francen, Jean Murat... futurs grands de la scène. Elle excelle également dans les comédies de mœurs, Comtesse Lucie de Keradec dans *Sept hommes une femme*, *La danseuse rouge* ou encore *Double crime sur la ligne Maginot*.

Sa carrière est interrompue par les lois de Vichy qui lui suppriment en tant que juive la nationalité française et lui interdisent de jouer. Elle s'exile au Canada et monte sur les scènes d'Hollywood et du Brésil. En 1945, elle retrouve la Comédie-Française où elle met en scène *Les Sincères* de Marivaux. Elle rêve du rôle d'Hermione de Phèdre qu'elle obtient enfin en 1946. Elle quitte la vénérable institution en 1956 et prend la direction du Théâtre de la Renaissance où elle donne libre cours à ses nombreux talents et produit des auteurs contemporains dont Jean-Paul Sartre.

Le parcours artistique extraordinaire de cette femme d'une beauté unique n'a d'égal que sa générosité et sa gentillesse. Je l'ai connue. C'était à tous points de vue une très grande dame. ■

LA LONGUE ROUTE D'ALEXANDRA BRUSHTEIN

par BERNARD FREDERICK

(Suite de la Une)

« Eh bien, dites-moi, écrit la critique Anna Bok, qu'y a-t-il de commun entre un écolier soviétique moyen et une fillette juive de neuf ans qui vivait à Vilna, cette ville étonnante aux trois cultures : polonaise, biélorusse et lituanienne ? Qu'est-ce qui peut être intéressant dans les mésaventures d'une petite juive accoutumée aux accusations injustes et aux inégalités ? Quel est le secret de ce livre léger et instructif, pourquoi des œuvres dramatiques peut-être encore plus fortes sont-elles restées inaperçues. Pourquoi La Route va au loin... est-elle devenue un livre culte pour toute une génération d'enfants ? »



Debout Alexandra et Sergueï, assis Elena et Yakov Vygodsky et le petit frère d'Alexandra



Première édition de La route va au loin (1956)

d'Alexandra Brushtein qu'il s'agit là. Son héroïne – Sachenka – c'est elle-même, Sacha est en russe le diminutif d'Alexandra. Sa trilogie, en fait, est le reflet de la société de la fin du XIXe – début du XXe siècle, jusques et y compris à l'affaire Dreyfus.

Alexandra Brushtein est née le 11 août 1884 dans la famille d'un médecin, personnalité publique et écrivain yidich, Yakov Efimovich Vygodsky et de son épouse Elena Yadlovkina, issue d'un milieu de juifs assimilés.

Le père de Sacha était un médecin qui cherchait principalement à aider ses patients, sans s'occuper de leur nationalité, de leur religion, de leurs opinions politiques ou de leur situation financière. Très connu à Vilna – Vilné pour les juifs de la ville –, soit près de la moitié de la population de celle qu'on appelait la « Jérusalem de Lituanie », Vygodsky intercédait auprès des autorités tsaristes en faveur de ses compatriotes juifs. Ainsi, sa fille put-elle, malgré le *numerus clausus*, suivre les cours supérieurs du lycée de filles Bestujev de Saint-Petersbourg et en sortir diplômée.

Dmitri Bykov, journaliste et critique littéraire a une réponse : « L'émotion dominante de ce livre est d'abord l'horreur, puis la colère joyeuse face à un mal terrible et stupide – au racisme, à l'antisémitisme, à la fanfaronnade des riches, à un système étatique répressif... ». Et c'est

de la propre vie

tion d'un répertoire dramatique pour enfants. Elle collabora à la mise en scène d'œuvres classiques : *Don Quichotte*, *La Case de l'oncle Tom*, *Tristan et Isolde*, *Un monde cruel* inspiré d'œuvres de Charles Dickens.

Sacha se maria jeune, à 17 ans. Son mari, Sergueï Brushtein, à 28 ans, était déjà un physiatre connu. Ils eurent deux enfants : Mikhaïl, qui deviendra l'ingénieur en chef de l'usine Krasny Oktyabr, et Nadiejda, qui créera le célèbre ensemble de danse folklorique Beriozka.

Mais un sort tragique attendait la famille. En 1941, après l'occupation de Vilnius, le père et la mère de Sacha, Yakov et Elena Vygodsky, furent assassinés par les Allemands. Mikhaïl travaillait à l'arrière dans des conditions très dures et fut atteint d'une grave maladie cardiaque. Évacué à Novossibirsk avec son épouse, Sergueï Brushtein dirigea le département de physiothérapie ; il succomba à une crise cardiaque deux ans après la Victoire.

Dans son livre *La Route va au loin...*, Alexandra salue ainsi la mémoire de son père : « Mon père ! Cinquante ans après ce soir [...] les fascistes qui se sont emparés de notre ville vous ont exécuté, un homme âgé de 85 ans [...] Je ne sais pas où vous avez été enterré. Je n'ai nulle part où venir pour vous dire que je suis honnête, je n'humilie personne, je travaille et les braves gens me respectent. »

Alexandra Yakovlevna Brushtein est décédée en 1968. ■

Mais la jeune fille était avant tout attirée par le mouvement révolutionnaire, elle intégra la « Croix-Rouge politique pour l'aide aux prisonniers politiques et aux révolutionnaires exilés » de 1907 à 1916.

Après 1917, Alexandra Brushtein, pleine d'enthousiasme, s'engagea dans la construction d'une vie nouvelle. Rien qu'à Petrograd, elle ouvrit 117 écoles et cercles pour l'élimination de l'analphabétisme. Elle participa à l'organisation et au travail de troupes de théâtre enfantines à Léninegrad et à Moscou dans les années 1920 et 1930 et à la créa-

Roland Wlos NOUS A QUITTÉS. LE «14» EST EN DEUIL !

■ ■ ■ Rendu à la vie civile, Roland sera secrétaire de section du XIe puis du XIIe arrondissement de Paris. Devenu permanent du Parti, il sera élu conseiller de Paris. À partir de 1979, membre du bureau puis du secrétariat fédéral, il vit en première ligne la crise interne qui oppose à la direction du parti quelques dirigeants de la fédération de Paris menés par Henri Fiszbin. Roland écrira de cette crise qu'elle « s'inscrivait dans les prémices d'une crise du communisme entraînant un recul historique des partis communistes et leur élimination dans certains pays. » Aux côtés de Francis Wurtz, Roland assure le secrétariat du Comité de défense des libertés et des droits de l'Homme. En 1992, il contribue, entre autres, à lancer la campagne contre l'exécution de Mumia Abu Jamal, une campagne dans laquelle s'inscrit toujours la PNM.

Roland Wlos appartient à la grande famille des juifs progressistes. Il est tôt membre de l'UJRE et militera pour la création d'une association pour la mémoire des résistants juifs de la moi (MRJ-MOI). Devenu, en 1992, rédacteur puis rédacteur en chef de la PNM, il était toujours soucieux de rappeler le rôle des étrangers dans la Résistance française et celui de l'URSS dans le combat contre Hitler.

Au « 14 », Roland nous laisse à tous le souvenir d'un homme affable, courtois, ouvert, curieux d'autrui autant que ferme dans ses convictions et fidèle à ses engagements. Pour tout dire, il nous manque. ■

Nicole Mokobodzki

[1] cf. Maitron.

[2] Journal clandestin du PCF qui s'oppose à l'envoi du contingent, dénonce la colonisation, les méthodes de l'armée française et appelle à l'ouverture de négociations.

Nous partageons la tristesse de son épouse Josette, de leurs enfants, et adressons à toute la famille et à ses proches, nos fraternelles condoléances. UJRE/PNM

ERRATUM « RUE DE LANCRY »

Dans la PNM d'octobre (page 8, dernières lignes de la première colonne), une phrase en yidich a été totalement inversée. Il aurait fallu lire : "דער פארקישופטער שניידער – Der farkishefter shnayder – Le tailleur ensorcelé – d'après Cholem Aleikhem". Merci de votre compréhension. ■ PNM



Roland Wlos dans les années 80 © Maitron

